

---

BON/AI

Jocelyn Boisvert

# Accidents de parcours

EDITIONS  
**Fouline**

Un remerciement tout spécial à Sophie.  
Ses histoires familiales de funérailles,  
à la fois touchantes et hilarantes,  
constituent une formidable source d'inspiration.

L'ampleur de la catastrophe  
est exponentiellement proportionnelle  
à l'importance du moment.

COROLLAIRE DE STEWART À LA FAMEUSE LOI DE MURPHY

7 h 13

## Il y a des jours

### **IL Y A DE CES JOURS OÙ TOUT ARRIVE... AUJOURD'HUI EST UN JOUR COMME ÇA.**

C'est Dostoïevski qui me tire du sommeil. Dostoïevski est un écrivain russe, mais c'est aussi le bichon maltais de mon grand-père Raoul, une adorable petite boule de poils blancs qu'il nous a laissée en héritage après son décès.

Heureusement que la boule de poils se met à japper, car mon réveil affiche 7:13. Mon père et moi avions prévu de prendre la route à 7 heures pile pour nous rendre aux funérailles de papi. Un événement qu'on ne peut manquer sous aucun prétexte. Et je ne suis même pas encore levée que j'ai déjà 13 minutes de retard !

Mon père aurait-il oublié de me réveiller ?

Eh bien, non, il ronfle sur le canapé du salon, preuve qu'il a eu une mauvaise nuit. Papa délaisse le confort de son lit seulement en cas d'insomnie. Pas étonnant, cette cérémonie d'adieu le stresse beaucoup plus qu'il ne veut l'admettre.

La sonnerie du téléphone retentit dans l'appartement avant que je n'aie eu le temps de le ramener à la réalité. Je me précipite dans la cuisine pour décrocher le combiné de l'appareil mural.

— Irène ! C'est Sophie. J'appelle juste pour m'assurer que vous êtes sur la route. Je n'entends pas de moteur. Ne me dis pas que vous êtes encore à la maison...

Sophie, c'est la sœur cadette de mon père. Elle parle vite et laisse rarement le temps à ses interlocuteurs de placer un mot.

— On était sur notre départ, que je lui dis pour la rassurer, alors que je vois mon père dormir comme une bûche sur le sofa.

— Dépêchez-vous et soyez prudent. Ah ! Irène ! Dis à ton père de ne pas passer par le boulevard pour rejoindre l'autoroute. La circulation est ralentie par des travaux de construction.

— Je lui dirai. Ne t'en fais pas, ma tante, on sera là à l'heure ! je lui promets avant de raccrocher.

Si je veux tenir parole, on a intérêt à s'activer.

C'est ainsi que débute cette belle journée ensoleillée : en catastrophe.

— Papa ! PAPA ! RÉVEILLE-TOI ! que je crie à tue-tête.

Il ne bronche pas. Ne remue même pas un cil.

— Papa, on va être en retard aux funérailles de papi ! que je hurle en lui secouant l'épaule.

Enfin, le bougre soulève une paupière à moitié, l'air de se demander qui je suis et pourquoi j'interromps son doucereux sommeil.

— Il est passé 7 heures !

L'information réussit par miracle à se frayer un chemin jusqu'à son cerveau. Il se redresse d'un coup, en état d'alerte.

— QUOI ? !

— Sophie vient d'appeler. Elle a peur qu'on arrive en retard.

Et avec raison. Mon père est l'homme le plus luna-tique et le moins ponctuel de la terre.

— Mais pourquoi tu ne m'as pas réveillé avant ? me lance-t-il sur un ton de reproche.

— C'est TOI qui devais me réveiller ! que je réplique, un brin offensée. Tu n'as pas réglé la sonnerie de ton téléphone ?

Il vérifie sur son appareil apparemment intelligent.

— Si, mais... (Il prend un air consterné.) Je l'ai programmée à 5 heures et demie... du soir.

Erreur classique. Qui ne m'étonne pas. Connaissant mon père et son éternelle distraction, je m'en veux de ne pas avoir utilisé l'alarme de mon téléphone. Depuis la séparation de mes parents (qui remonte à plus d'un an), j'ai souvent l'impression que c'est moi, l'adulte responsable de la maison.

Mon père se frotte le visage pour chasser toutes traces de sommeil. Retrouvant ainsi un certain aplomb, il distribue des ordres à la manière d'un colonel d'armée.

— Il faut partir tout de suite, on s'habille en vitesse, pas le temps de se doucher, on déjeunera en route ! Exécution !

Je reste là, les bras ballants, décontenancée. Deux minutes plus tôt, mon père dormait dur.

— EXÉCUTION ! répète le colonel en se ruant dans sa chambre et en se cognant un orteil contre le cadre de porte. AÏE !

Mon père, c'est un Gaston Lagaffe en puissance. Son potentiel de maladresse ne cessera jamais de m'étonner. Il m'arrive même parfois de craindre pour sa vie ! Il est tout à fait le genre de type à tomber d'une falaise en prenant un égoportrait ou à mettre le feu à sa chemise en allumant une chandelle.

Pour la circonstance, j'enfile ma robe noire, la préférée de papi, qui disait chaque fois que je la portais que j'étais belle comme la nuit.

Je jette un œil au miroir : tout est bien, à l'exception de mes cheveux en bataille. Deux heures de route nous attendent, j'arrangerai ma coiffure en chemin.

Dans sa chambre, mon père se débat avec le veston de papi qu'il désire porter en son honneur.

— J'ai entendu une sorte de « crac ! », me confie-t-il, agacé, en inspectant le vêtement visiblement trop petit.

— C'est parce qu'il est déchiré sur le côté, je lui fais remarquer.

Sans se laisser démonter, il opte pour un veston sobre et mieux ajusté à sa taille. Il aurait presque fière allure s'il n'était pas aussi accablé.

— Que tous ceux et celles qui ont envie d'aller aux toilettes y aillent maintenant ou se retiennent à jamais ! clame mon père, les mains en porte-voix.

Je m'enferme dans la salle de bain. Trente secondes plus tard, mon père frappe.

— C'est bientôt fini ? Je te rappelle qu'on est pressés.

La journée sera longue.

Faisant le pied de grue dans l'entrée, mon père me regarde en tapant son poignet du doigt, là où se trouverait sa montre s'il en portait une.

Au risque de lui causer un infarctus, j'effectue un détour par le salon.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? s'impatiente-t-il, proche de l'hystérie.

Il comprend mieux lorsqu'il voit l'urne funéraire de papi dans mes bras.

— C'est pour lui qu'on fait tout ça, ce serait bête de le laisser ici, non ? Après tout, c'est la vedette du jour ! lui dis-je, tout sourire, en lui tendant le vase.

Papa est chamboulé : il a failli oublier les cendres à la maison !

— Oh ! merci, Irène ! Tu me sauves la vie. Une chance que t'es là. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi.

Dur, sans doute.

Enfin, je préfère ne pas l'imaginer.

Au moment où on passe la porte, Dostoïevski se met à japper pour nous rappeler qu'il fait partie du voyage lui aussi. Dans son testament, papi a stipulé que son compagnon canin devait obligatoirement être présent à ses obsèques. Cela ne nous enchante guère, mais la dernière volonté d'un mort, c'est sacré et non négociable.

Papi dans les bras de papa et Dostoïevski dans les miens, on se rue sur la voiture, qui en est à sa quinzième année d'existence (comme moi). Je dis *voiture*, mais le mot *épave* serait sans doute plus approprié. Pour des raisons qui m'ont toujours échappé, papa y est très attaché. Un grand sentimental, mon père.

Je m'installe sur le siège du passager. Dostoïevski repose sur mes cuisses, frémissant d'excitation, heureux de quitter la niche familiale pour partir à l'aventure.

Mon père démarre au quart de tour, le pied à fond sur l'accélérateur, comme s'il participait à une course de Formule 1. Tandis que mon corps s'enfonce dans le dossier, je sens poindre une inquiétude. Et avec raison, car mon chauffard de père manque d'emboutir une camionnette à la première intersection. Il freine juste à temps, et si brusquement que Dostoïevski se cogne la truffe contre le coffre à gants. Je remercie mentalement ma ceinture qui m'a évité de me fracturer le nez contre le tableau de bord.

— ATTENTION, papa ! Ce serait bien d'arriver EN VIE aux funérailles de papi !

— Désolé, ma chérie. Désolé, boule de poils. Ça n'arrivera plus, promis ! Ça ne paraît peut-être pas, mais je suis à cran en ce moment, avoue mon père, un peu étourdi.

À vrai dire, ça fait plusieurs jours qu'il est dans cet état. Et je crois savoir pourquoi. La première raison, c'est qu'il a accepté de prononcer un discours lors de la cérémonie. Mon père n'a jamais aimé parler en public. Les présentations orales à l'école étaient une torture. Et là, comme une centaine de personnes sont attendues, il est terrorisé. En plus, il s'est mis en tête de divertir l'auditoire, alors il a passé la semaine à inventer des plaisanteries pourries, des jeux de mots si consternants de platitude qu'il risque de créer un malaise monumental dans l'assistance.

— Papa, laisse aux humoristes le soin de raconter des blagues, OK ? C'est un métier de faire rire les gens, et des funérailles, ce n'est pas la meilleure occasion pour rigoler, lui ai-je souligné, lassée de servir de cobaye à son humour douteux.

La deuxième raison, c'est la présence du nouveau *chum* de maman aux obsèques. Louis-Georges Richard, qu'il s'appelle. Je l'ai rencontré à quelques reprises.

Il est plus âgé que mon père, mais sa chevelure est plus garnie et moins grise. Et il dispose de moyens financiers considérables. Il emmène régulièrement ma mère en voyage. Elle semble heureuse, c'est le principal.

Et Louis-Georges s'est montré gentil avec moi, en tout cas beaucoup plus que son fils Milan, dont le seul objectif est de me prouver à quel point ma vie est nulle en comparaison avec la sienne. Maman le considère comme mon « beau-demi-frère ». Un titre qui me donne la nausée. Je n'ai pas la moindre envie de fraterniser avec cet enfant gâté. D'ailleurs, la perspective qu'il soit présent à l'église me file de l'urticaire.

La vérité, c'est que mon père a peur de se sentir inférieur face au nouveau conjoint de maman. C'est elle qui a eu envie de divorcer. Depuis, mon père essaie tant bien que mal de s'adapter à sa nouvelle vie. Il tente de garder la tête hors de l'eau.

Tout ça pour dire que oui, mon père est à cran, et à risque de causer des accidents.

Il prend une profonde respiration pour se calmer.

Dostoïevski se réfugie dans mes bras, comme s'il craignait une nouvelle secousse. Et mon estomac se demande où est passé le déjeuner.

— On arrête bientôt pour acheter de la bouffe ? que je me renseigne, entre deux gargouillis.

À ces mots, il ralentit, non pas pour passer une commande à l'auto à une quelconque chaîne de restauration rapide, mais parce que les voitures devant lui sont immobilisées.

— Non, mais je rêve ! s'exclame-t-il, au comble de l'exaspération.

Oups.

D'une toute petite voix, je dis :

— Sophie m'a avertie au téléphone qu'il y aurait peut-être des travaux sur le boulevard.

Mon père me jette un regard contrarié signifiant clairement : « J'aurais aimé en être informé ! »

— On va être en retard. C'est sûr qu'on va être en retard, grogne-t-il, sans autre choix que de prendre son mal en patience.



À défaut de déjeuner, il se ronge les ongles.

Tout à coup, une sirène de police retentit. C'est la sonnerie de son téléphone (que je n'ai jamais aimée).

— Ma sœur ! râle-t-il en regardant l'écran, avant de me tendre l'appareil. Je ne veux pas lui parler. Réponds et essaie de la rassurer, OK?

— Vous êtes où ? demande Sophie, sans la moindre forme de salutation. Vous avez évité le bouchon de circulation ? ... Parle plus fort, Irène. Je t'entends mal !

Normal. Je n'ai pas encore prononcé un mot.

— Oui, oui... On est sur l'autoroute en ce moment, que je dis d'une voix chevrotante, car s'il y a une chose que je déteste dans la vie, c'est de devoir mentir.

— Raoul est avec vous ?

— Oui, papi est avec nous, je confirme, sans mentionner qu'on a failli l'oublier.

Le visage de mon père change alors d'expression, passant de la simple interrogation à une vive inquiétude. Il jette un regard alarmé sur la banquette arrière avant de plaquer sa main contre sa bouche.

— Tant mieux ! répond ma tante, soulagée.

Mon père demeure si pétrifié que je me demande s'il ne s'est pas changé en statue.

— Tout va bien, ma tante ! À bientôt ! que je lui lance avant de raccrocher. Papa, je t'ai donné l'urne de papi. Tu l'as mise où ?

Il me regarde, livide.

— Je... je...

— Tu... tu QUOI, papa ?

Il parle lentement, comme s'il était soudainement devenu aphasique.

— Je l'ai déposée à terre pour ouvrir la portière et... on est partis...

Il déglutit.

— ... sans papi.